

tels biens « de prestige » a dû être bien moindre que pour des matériaux plus banals (mais encore faut-il les retrouver). Notre expérience armoricaine nous a conduits à réaliser que les dizaines de milliers de haches aujourd’hui accessibles en collections ne représentaient au mieux que quelques pour cent de la production initiale. Cela devient crucial pour de petites séries : la dizaine de pièces armoricaines du « type A » retrouvée en Angleterre ne représente-t-elle qu’elle-même (ce pourrait alors être le fait d’une seule pirogue ayant accidentellement traversé la Manche), ou reflète-t-elle un trafic organisé ayant pu porter sur des milliers d’objets ? Le taux de perte lié à des contingences historiques peut lui aussi être très variable : la fig. 217 l’illustre bien à partir des théâtres d’opérations de la Première Guerre mondiale et nous avons nous-mêmes été confrontés à l’impossibilité de constituer des séries représentatives pour le département de la Manche suite aux séquelles de la Seconde.

Pour ce qui est des pierres dressées associées au monde carnacéen, les auteurs séparent à juste titre la problématique des « stèles » (plus ou moins régularisées) et « menhirs » (terme que nous aimerions réservé aux blocs bruts), apparemment isolés – mais le cas du « grand menhir » de Locmariaquer doit inciter à la prudence – de celui des « alignements ». Pour la région carnacoise au moins, n’oublions pas que ces files (dont l’insertion dans le paysage est en fait très variable comme le montrent les récentes découvertes de S. Cassen en baie de Quiberon) sont régulièrement associées à des tertres et/ou à des enceintes – et des décapages extensifs révéleraient sans doute bien des surprises. Quant au volume de travail impliqué, rappelons que la masse totale des quelque 4 000 blocs aujourd’hui visibles dans les « alignements de Carnac » ne représente (mais avec des savoir-faire certes distincts) que le dixième de celle amassée dans le seul tumulus Saint-Michel. Et, comme clin d’œil avec le parallèle suisse de la fig. 199, qu’il nous soit permis de citer le mot prêté à un officier américain visitant Carnac après la guerre : « Ces *Jerries*, ils n’ont jamais su faire de défenses antichars correctes ! ».

De la Basse-Normandie aux Charentes, les « tumulus géants » néolithiques ne sont pas l’apanage de la seule région carnacoise, même si l’on élimine les monuments à tombes multiples (tels Fontenay-le-Marmion, Barnenez

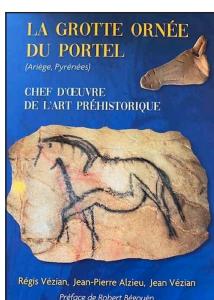
ou Sainte-Soline) pour ne retenir que ceux apparemment disproportionnés par rapport aux caveaux clos reconnus à l’intérieur. Mais leur exploration a trop souvent été bien partielle alors que l’exemple récent de Prissé-la-Charrière, disséqué par L. Laporte, a montré la complexité de telles structures. Comme nulle part ailleurs que sur le littoral morbihannais un lien aussi clair entre monumentalisme et objets d’exception ne s’est établi à ce point, c’est logiquement que les auteurs s’interrogent sur le(s) « pourquoi » d’une telle convergence. Parmi les éléments quasi inconnus à prendre en compte figure sans doute l’ennouement post-glaciaire d’un littoral globalement peu accidenté et aux terrains d’une résistance très inégale. Entre débâlements et alluvionnements, la ligne de rivage néolithique a dû être à la fois radicalement différente de l’actuelle et très mouvante, au grand dam sans doute de bien des habitats et autres structures inhérentes à toute culture tant soit peu développée. Outre l’exploitation du sel évoquée (mais pourquoi pas en lien avec elle), des possibilités de cabotage bien meilleures qu’aujourd’hui depuis la basse Loire et son bassin amont ont pu se croiser avec les influences de la néolithisation parisienne (via le bassin de la Vilaine) pour faire du Morbihan littoral une terre d’exception.

En conclusion, ce double volume (dont on saluera la remarquable qualité matérielle) synthétise une impressionnante somme d’acquis amassés dans le domaine des « jades » et pierres fines connexes mis en œuvre au Néolithique : à côté des « haches », on n’aura garde d’oublier perles en variscite (cf. *supra*) et « anneaux-disques » (en jades, mais aussi néphrites ou serpentinites) évoqués p. 147 et suivantes

Tout comme le programme dans son ensemble, ce double volume fera date. Il nous révèle une Europe occidentale avec ses élites néolithiques (de quelque nature qu’elles aient pu être), face à l’émergence d’un autre monde, sur les bords de la mer Noire : celui de l’or et du bronze (cf. p. 341 et suiv.). Le doré du soleil face au vert de la vie (qui en tire son énergie ultime) – mais n’était-ce pas déjà le thème qui sous-tendait *Le Rayon vert* de Jules Verne ?

**Charles-Tanguy LE ROUX**

Conservateur général honoraire du Patrimoine  
ct.le-roux@wanadoo.fr



**VÉZIAN R., ALZIEU J.-P., VÉZIAN J. (2024) – *La Grotte ornée du Portel (Ariège, Pyrénées) : chef-d’œuvre de la Préhistoire*, chez R. Vézian, ISBN : 979-1041552061, 303 p. 45 €.**

Trente ans, c’est la durée des recherches menées par Régis Vézian, Jean-Pierre Alzieu et Jean Vézian, pour aboutir à cette œuvre de synthèse, et, disons-le d’emblée, de réfé-

rence, sur la grotte du Portel (Loubens, Ariège, France). Une durée à la hauteur de l’enjeu et de la richesse d’un site dont le versant ouest, lui aussi objet de travaux de long cours (quinze thèses, une cinquantaine d’articles), sera au cœur d’une autre monographie à venir, faisant la part belle aux groupes de Néandertal qui ont occupé le site. *La Grotte ornée du Portel (Ariège, Pyrénées) : chef-d’œuvre de la Préhistoire* offre une monographie exhaustive sur un site dont la précédente a été réalisée il y a près de soixante ans par Antonio Beltran, Romain Robert et, déjà, Jean Vézian. Cette signature illustre l’engagement d’une famille tant pour la recherche que la conservation de ce site.

Comme le rappelle l'historique de la grotte proposé au début de l'ouvrage, le rôle de trois générations de la famille Vézian fut essentiel pour protéger ce site. Malgré d'anciennes inscriptions, remontant au XIX<sup>e</sup> siècle avant la découverte des figures, la fermeture précoce dès après la découverte de la cavité en 1908, associée à la volonté d'éviter tout aménagement interne, assura aux parois de la grotte d'être préservées. C'est d'ailleurs tout sauf un hasard si la préface de cet ouvrage est signée par Robert Begouën : fidèle à une tradition de préservation, de recherche comme de partage des connaissances, il souligne, à l'image des cavernes du Volp, l'engagement sincère et durable d'une famille pour la recherche préhistorique (dans un contexte aussi fondateur, et formateur, que celui des travaux menés par les institutions de la région – universités de Toulouse et de Perpignan, site de Tautavel, Muséum de Toulouse..). Autre ligne de partage entre le Portel et les cavernes du Volp, la dimension collective des recherches menées dans le temps sur le site. On mesure la diversité des collaborations aux remerciements comme aux annexes qui complètent les travaux, et précisent notamment le contexte géologique ou les datations. Ces choix, comme le glossaire en fin de livre, témoignent d'une volonté permanente d'expliquer, de cadrer une recherche et d'accompagner le lecteur, qu'il soit de la sphère scientifique ou un amateur d'art pariétal désireux de découvrir les richesses trop méconnues des parois du Portel. Précurseurs sur les questions de conservation, Joseph Vézian et son fils Jean le furent aussi pour la préservation et l'unité des collections, dans le musée voisin de Saubiac. Joseph Vézian, à l'origine avec Henri Breuil de la découverte du Portel Ouest, mena un travail méticuleux notamment dans la rédaction de ses carnets de terrain et des archives de fouille qu'il a soigneusement compulsés et détaillés. D'autres travaux précurseurs furent menés au Portel, comme sur l'acoustique des secteurs de la cavité, bien avant les outils numériques employés ces dernières années dans d'autres grottes de référence.

Plus encore, on oublie trop souvent combien la grotte du Portel est un site clé dans l'histoire de la recherche en Préhistoire. Elle fut un pont entre deux des figures qui ont structuré la discipline, Henri Breuil et André Leroi-Gourhan. Comme le second l'a rappelé à propos de l'article du premier (Breuil, Jeannel, 1955) : « c'est l'étude de l'excellente publication de l'abbé Breuil, accompagnée d'un plan précis, qui est à l'origine de toutes mes recherches sur l'organisation topographique des figures [...] (Leroi-Gourhan, 1971). En effet, l'article de synthèse rédigé par H. Breuil et R. Jeannel, l'inventeur de la première figure de bison au Portel en mars 1908, offrait alors non seulement une description détaillée et des relevés des peintures et gravures, mais mettait aussi l'accent sur la distribution thématique particulière des animaux dans les galeries. Une dimension essentielle à la compréhension de l'art de la grotte, que les auteurs de la monographie du Portel ont formalisé avec exhaustivité et efficacité dans cet ouvrage.

Revenons à la monographie. Le premier tour de force que l'on peut admirer tient à la mise en valeur des œuvres

de la grotte par un grand format, richement illustré de 404 illustrations, dans une édition tout en couleur. On peut ainsi apprécier à leur juste mesure les nombreuses peintures, comme les gravures, dont une part conséquente est révélée ou précisée par l'outil D-Stretch. Indispensable dans toutes les études d'art pariétal ou rupestre, il est utilisé avec soin par les auteurs pour affiner la connaissance des contours des représentations, animales ou anthropomorphes, et enrichir le corpus de la grotte. On aurait envie, pour certaines figures, de disposer de relevés un peu plus détaillés afin de mieux appréhender leur spécificité technique ou stylistique. Mais la volonté des auteurs de tout montrer est remarquable : animaux comme signes sont systématiquement dénommés, numérotés et illustrés, un fait rarissime dans les monographies en art préhistorique. Une exhaustivité rendue possible par le parti-pris des auteurs de piloter intégralement le travail éditorial, puisque l'ouvrage est imprimé à compte d'auteur. On imagine sans peine le défi représenté par ce travail, dont le résultat est à la hauteur de l'importance de la cavité.

Dans sa construction, une fois l'historique de la découverte et des recherches posé, le livre s'attache donc à « planter le cadre » du site, pour en mesurer les enjeux : contextes géologique, hydrogéologique et archéologique sont essentiels pour comprendre à la fois la formation de la grotte, et les différents types d'occupation ou de fréquentation. Les plans sont déterminants pour apprécier la singulière morphologie du réseau, dont l'architecture joue un rôle majeur dans la composition des peintures et gravures. Le contexte hydrogéologique est lui essentiel pour appréhender notamment la distribution latérale des peintures. Les écoulements d'eau varient selon les secteurs, et la densité des peintures semble corrélée avec leur dynamique sur les parois : conservation différentielle, ou choix anticipé ?

Le volet des études archéologiques rappelle l'important contexte moustérien des niveaux fouillés au Portel Ouest, et toujours en cours d'étude, témoignant d'une installation manifestement rendue propice par l'environnement direct et les possibilités offertes à la chasse et au piégeage des animaux. La présence, au-delà des foyers magdaléniens, de témoins matériels aurignaciens et gravettiens, contribue à discuter des auteurs d'une incontestable phase ancienne de l'art pariétal du Portel. Aurignacienne pour Breuil, gravettienne pour Leroi-Gourhan, la question reste ouverte alors qu'elle se pose aussi en écho des accès à la grotte, et des axes de circulation.

Parmi le matériel retrouvé, on peut admirer la présence de quelques pièces d'art mobilier très révélatrices, en particulier un contour découpé évoquant un cheval, ou un ours gravé sur une plaquette de grès qui ressemble de façon troublante à une figure gravée sur les parois des Trois-Frères (Begouën *et al.*, 2014). L'industrie lithique des foyers du Portel Est rappelle quant à elle les éléments classiques du Magdalénien du nord des Pyrénées. Quelques aspects questionnent, notamment la présence abondante des chutes de burin, dont l'une des hypothèses renvoie à la reprise gravée des contours de certaines figures. Plus globalement, la contemporanéité entre les

indices de fréquentation du site (par les traces matérielles des foyers et les œuvres de la grotte) est questionnée. Le recouvrement des quelques dates  $^{14}\text{C}$  ne permet pas, en soi, d'y répondre, même si la concordance des indices matériels et graphiques évoque plutôt un Magdalénien « classique » (Magdalénien moyen et début du Magdalénien supérieur) bien connu dans la région.

Le cœur de l'ouvrage porte bien évidemment sur la présentation des productions graphiques. Elle se fait au fil des galeries offrant, à travers les nombreuses illustrations, une plongée non seulement dans les images, mais aussi dans leur environnement physique. Les vues des galeries, des espaces où prennent corps peintures et gravures sont trop souvent mises au second plan ou oubliées dans les publications ; c'est un des grands mérites de cette monographie que de les mettre systématiquement en avant, dans une grotte comme le Portel où l'architecture naturelle (Vialou, 2004) a joué un rôle clé. De plus, dès la galerie d'accès, on se plait à apprécier la présentation détaillée des figures et leurs illustrations. On découvre ou redécouvre ainsi à la fois des figures inédites, et d'autres emblématiques, notamment cette chouette harfang peinte (cas unique dans l'art paléolithique), cousine de celles gravées des Trois-Frères (un des liens étroits qui associent les deux grottes).

Ce soin apporté à la présentation des œuvres concerne toutes les productions graphiques : les signes ne sont pas oubliés, même les plus modestes (plages de points, séries de traits). Rares sont les descriptifs qui mettent autant à l'honneur les formes géométriques aussi bien que figuratives. Localisations sur le plan, descriptions et illustrations participent de la rigoureuse démarche d'exhaustivité menée par les auteurs. La description détaillée des figures animales est tout aussi remarquable. On y retrouve une attention portée aux aspects anatomiques des bisons, chevaux, bouquetins... L'expertise de l'anatomie animale de l'un des auteurs (J.-P. Alzieu) n'est sans doute pas étrangère à ces restitutions.

La galerie principale offre un ensemble pariétal dense, dans lequel se répartissent l'essentiel des figures évaluées comme étant de la « phase ancienne » du Portel, mêlées à certaines attribuées, elles, à la phase magdalénienne. La distinction phase ancienne/phase récente dans la galerie principale constitue un des enjeux majeurs de la grotte. Quelques indices très caractéristiques (Petrognani, 2013) aident à cette discrimination, notamment les encornures vues de face pour les bisons 19C et 20C dans le cloître et l'alcôve du bouquetin, ou un cheval avec un net bec de canard (20D) dans le panneau des petits cervidés.

Deux panneaux sont emblématiques de cette « phase ancienne » : celui de l'anthropomorphe ithyphallique, et celui des chevaux archaïques. On apprécie, comme à chaque fois, le soin apporté à la description aussi bien du panneau que de chacune de ses composantes. Certains parallèles avec les Trois-Frères (Begouën *et al.*, 2014) sont troublants dans ce secteur : le signe « aviforme » qui n'est pas sans rappeler ceux gravés à l'amorce de la galerie « aurignacienne » des Trois-Frères, ou bien encore la morphologie allongée de plusieurs des chevaux. Ce sec-

teur de la galerie principale, d'une grande richesse, présente d'autres arguments pour discuter des attributions à la phase ancienne. C'est tout particulièrement le cas des nombreuses analyses des pigments, qui témoignent d'une dichotomie claire entre les choix techniques effectués au Paléolithique supérieur ancien, et récent : l'hématite, en particulier, est clairement privilégiée pour la phase ancienne. Impossible de restituer ici les arguments, précis et efficaces, proposés pour chacune des figures, on évoquera seulement, au sein du panneau des chevaux archaïques, le cheval 36, au bec de canard appuyé, dont la peinture en à-plat de l'avant-train et la ligne de larges ponctuations qui souligne l'encolure offrent un rapprochement édifiant avec Pech Merle et le panneau des chevaux ponctués.

Le lecteur poursuit son immersion dans la grotte par la galerie des chevaux, centrale, non sans être alerté juste avant d'y entrer par la présence d'un étonnant petit cheval rouge, en bas de paroi, dans la galerie principale. Distinct des chevaux archaïques voisins, il annoncerait par son emplacement et sa singularité technique l'amorce de la galerie centrale, dominée par les chevaux. La dimension topographique est particulièrement emblématique, et parfaitement illustrée par les photographies inscrites dans l'ouvrage (ill. 224, 225 et 226) : elles témoignent de l'articulation entre les trois galeries du « trident » que forme le réseau. Elles offrent surtout un aperçu essentiel pour la compréhension du dispositif pariétal.

La galerie des chevaux met à l'honneur les nombreux jeux de forme déployés par les artistes avec les coulées de calcite, les dissimulations de figures derrière des voiles, les effets de symétrie... tous montrent à quel point les figures du Portel, plus encore que dans d'autres sites du Magdalénien, sont en étroite interaction avec les parois. Les auteurs mettent en valeur ces jeux graphiques par le choix des éclairages et les larges vues des panneaux concernés. La présence de stalagmites et de coulées de calcite badigeonnées de rouge est aussi à souligner : au-delà des seules figures, les applications de colorant, omniprésentes, devaient donner à voir un cheminement spectaculaire, tout particulièrement au Magdalénien. Le plus spectaculaire est cependant réservé à la deuxième partie de la galerie des chevaux. Après un passage étroit prend place l'essentiel des figures d'équidés. La première d'entre elles offre un tracé étonnant, en particulier la tête, dont la facture évoque plutôt la phase ancienne. Ainsi, loin de se restreindre uniquement à la galerie principale, les premiers artistes du Portel (Gravettiens ?) ont ainsi exploré l'ensemble de la cavité, et laissé leur empreinte au travers de quelques figures, alors isolées. On en retrouve en effet au moins une autre à la fin de la galerie, voisine immédiate du « cheval piaffant ». Ce dernier apparaît incontestablement comme l'une des œuvres majeures de l'art paléolithique européen, parfaitement conservée, et au tracé dynamique évoquant un mouvement pas si fréquent au Portel. L'observation du panneau interroge : en effet, on y admire des figures de chevaux aux styles hétérogènes. La thématique du cheval s'est-elle imposée aux générations successives de peintres ?

Les Magdaléniens ont-ils été influencés par leurs prédecesseurs ? La question peut se poser d'autant plus qu'un autre anthropomorphe (à la stature proche des deux situés dans la galerie principale) marque la fin de cette galerie. Peint en noir, de profil droit, il témoigne de la présence, tout sauf anodine, de ce thème (généralement très rare) sur les parois du Portel.

La dernière galerie, celle des Bisons, offre, elle aussi, une structuration topographique remarquable. Elle s'ouvre en effet dans la montée qui matérialise son accès par la présence du bison de la découverte, identifié par René Jeannel en mars 1908. Plusieurs espaces se succèdent, le premier relativement étroit, et lieu de nombreux inédits présentés par les auteurs avec, à nouveau, des à-plats rouges sur les concrétions. Les investigations minutieuses menées avec l'aide du programme D-Stretch développé par Jon Harman se traduisent par de nombreuses découvertes, et par une documentation qui les illustre avec exhaustivité. Il est rare d'avoir à la fois les photos originales et les documents traités, de façon aussi systématique. Ce souci de précision et de transparence est à mettre aux crédits des auteurs, et constitue l'une des forces et des qualités de cet ouvrage.

Les œuvres pariétales sont nombreuses dans cette ultime galerie. Il faut notamment souligner la place occupée par les gravures, assez discrètes dans le dispositif pariétal, et qui prend ici place le long de la paroi droite. Aux côtés de l'immuable couple cheval-bison, on trouve des motifs en « comète » assez énigmatiques. Peu après elles, sur la paroi gauche, un unique félin, plus exactement son avant-train, gueule ouverte et crocs apparents (à l'image de certaines gravures des plaquettes de la Marche). Sa mise en scène, au centre d'une petite niche, lui confère une situation tout à fait unique, juste avant d'arriver dans un des endroits les plus denses, le Camarin. Le couple bison-cheval y est encore dominant, accompagné de thèmes plus originaux, notamment une ramure de cervidé, un nouvel anthropomorphe ou un grand signe claviforme, témoin unique, mais emblématique du Magdalénien « classique » des Pyrénées. Plus étonnantes, un bouquetin à l'encornure vue de face et une encornure de bison (probablement complétée d'une haute ligne cervico-dorsale), elle aussi de face, évoquent à nouveau des marqueurs stylistiques de la phase ancienne : s'agit-il de « clins d'œil » faits par les Magdaléniens, observateurs des styles de leurs prédecesseurs, ou de figures faites au début du Paléolithique ? Elles auraient alors été intégrées dans le tableau de la phase principale du décor de la grotte. Autre thème rare, au sortir du camarin, un saumon gravé, discret, cadre entre les fissures de la paroi. Mais ce sont bien à nouveau des bisons qui matérialisent la fin du cheminement, au travers d'un des panneaux les plus remarquables des grottes pyrénées. Les trois représentants qui s'y succèdent se singularisent en effet aussi bien par leur tracé détaillé, qui évoque ceux du Salon noir voisin de Niaux (Vialou, 1986), que par les jeux de position avec les reliefs, et leur juxtaposition étroite. Tous ces facteurs associés leur donnent une illusion de mouvement remarquable, alors que les différences dans

leur traitement formel ont conduit à plusieurs interprétations. On peut ici imaginer la trace d'un récit, dans une des rares compositions dynamiques de la cavité. Un cervidé (un renne probablement), lui aussi en position dynamique, clôture le dispositif et complète la panoplie des figures « rares » de cette galerie (avec le félin, le saumon, l'anthropomorphe...), qui accompagnent le duo bison-cheval, évocation expressive du modèle topographique observé par H. Breuil et formalisé par A. Leroi-Gourhan.

Les auteurs complètent leur présentation par une synthèse qui met en lumière la connaissance renouvelée de la grotte du Portel. Ce n'est pas un hasard si les premiers graphiques portent sur la nature des pigments : une cinquantaine de prélèvements ont été réalisés, et offrent des arguments précieux pour l'analyse des figures et leur distribution chronologique, sans équivalents actuellement dans l'art paléolithique. Les graphiques 370 et 371 (p. 251) sont à ce titre évocateurs de la dichotomie technique manifeste entre les phases ancienne et récente. Appuyée sur des comparaisons stylistiques, et les actuelles deux seules datations faites en 1994, cette synthèse témoigne de choix variés et distincts faits par les Paléolithiques : alors que l'hématite domine largement dans la phase ancienne pour les rouges, on retrouve plutôt la pyrolusite et les charbons de bois pour la phase récente (pour les noirs). Les charges sont aussi différentes, composant au final une grande variété de combinaisons techniques. On peut espérer, comme l'expriment les trois auteurs, que les rares figures stylistiquement associées à la phase ancienne et présentant du charbon fassent à l'avenir l'objet de datations, à même de confirmer les scénarios proposés et d'apporter de nouveaux calages sur la réalisation des œuvres dans les périodes anciennes, un sujet d'intérêt majeur pour les Pyrénées, et plus globalement pour l'art anté-magdalénien de l'Europe de l'ouest.

Le souci d'exhaustivité porté par R. Vézian, J.-P. Alzieu et J. Vézian se traduit aussi dans le bilan porté sur les figures, aussi bien les signes que les représentations figuratives, mais aussi sur les autres traces laissées par les paléolithiques, qu'il s'agisse des objets fichés ou des spéléothèmes cassés.

Seul petit regret que l'on peut exprimer, celui de ne pas avoir de tableau récapitulatif des inventaires des figures des phases ancienne et récente, au-delà des descriptions et des listes. Des pourcentages et des effectifs par galerie sont cependant donnés dans le texte, soulignant, entre autres, la forte domination du cheval pour la phase ancienne (près de 50 % des effectifs), loin devant les bouquetins et cerfs. Le bison domine quant à lui la phase récente, avec plus de la moitié des effectifs, un poids issu essentiellement du décor de la galerie des Bisons. Les auteurs, par les attributions proposées, assument une plus grande proximité avec les propositions faites par H. Breuil, qui intégrait des figures anciennes dans l'ensemble du sanctuaire, qu'avec le schéma d'A. Leroi-Gourhan, plus segmenté, qui se traduisait par une distribution plus « rigide » entre les séquences.

Au delà de la présentation exhaustive du site, la synthèse proposée par Jean et Régis Vézian et Jean-Pierre

Alzieu pose les arguments pour les hypothèses de réalisation et de proximité (thématique, stylistique, appuyée par les recettes de peinture), principalement en faveur d'une phase gravettienne, avant les étapes magdalénienes. Un des aspects les plus remarquables est lié à la logique de circulation au sein de la cavité. En effet, l'observation des parois depuis le fond de la galerie principale apparaît plus évidente, comme nous le démontrent les auteurs et comme d'autres l'avaient évoqué auparavant (voir notamment Vialou, 1986). Cela contribue à reposer la question d'un (ou plusieurs) accès à la grotte depuis le fond (à proximité de l'actuel site du Portel Ouest) dans les premiers temps du Paléolithique supérieur. Le rôle des signes, notamment des nappes de points, y apparaît essentiel, encadrant l'espace graphique de la première (et plus ancienne) phase de décoration de la cavité.

La réflexion proposée par les auteurs pour la phase récente apparaît aussi stimulante, discutant tout à la fois des espaces restreints pour les décors, dans les galeries des chevaux et des bisons principalement, ainsi que des propositions de « réactivation » de certaines figures anciennes, perceptibles par « petites touches ». Si de plus amples études seraient nécessaires pour confirmer ces réemplois, il apparaît indéniable qu'il n'y a pas eu d'effacement des œuvres de la phase ancienne, mais bien un respect des éléments du décor par les Magdaléniens.

Un Portel renouvelé, voici ce que nous offrent avec brio les auteurs de cet ouvrage. Au moment de refermer les dernières pages, on ne peut qu'apprécier de (re)découvrir la richesse de ce site, de ses œuvres comme de son architecture naturelle si largement mise à profit, tout particulièrement par les Magdaléniens. Cette monographie nous rappelle combien le Portel est un site de référence, connecté aux réseaux symboliques du Paléolithique : avec les autres grottes pyrénéennes bien sûr (notamment les Trois-Frères), celles du Quercy pour la phase ancienne ou du Pays basque pour le Magdalénien. L'emploi récurrent des reliefs naturels n'est d'ailleurs pas sans rappeler la grotte d'Altzerri ou un tel phénomène y est tout aussi remarquable.

Les perspectives restent riches, notamment pour la phase ancienne : celle-ci est-elle unique, ou pourrait-elle avoir été faite en plusieurs temps ? La présence d'une lame aurignacienne apparemment intentionnellement

placée au fond de la galerie principale interroge sur une phase initiale de décor aujourd'hui inconnue du territoire nord-pyrénéen.

Esthétique, didactique, éclairant, le travail de R. Vézian, J.-P. Alzieu et J. Vézian contribue non seulement à valoriser la grotte du Portel, mais aussi à la replacer au cœur des enjeux sur la compréhension des phases artistiques du Paléolithique supérieur européen. Le détail des informations apportées à leur mise en contexte pariétal et topographique comme les illustrations ont tout d'une œuvre exemplaire. On se plaît à souhaiter que d'autres sites emblématiques connaissent le même sort dans les années à venir, pour mieux nous éclairer sur les chemins empruntés par les groupes du Paléolithique européen dans leurs productions graphiques.

## Références bibliographiques

- BEGOUEN R., CLOTTES J., PASTOORS A., FERUGLIO V. (dir.) (2014) – *La grotte des Trois Frères*, Paris, Somogy Edition d'art, 248 p.
- BREUIL H., JEANNEL R. (1955) – La grotte ornée du Portel à Loubens (Ariège), *L'Anthropologie*, 59, p. 197-204.
- LEROI-GOURHAN A. (1971) – *Préhistoire de l'art occidental* (2<sup>e</sup> édition), Mazenod, 500 p.
- PETROGNANI S. (2013) – *De Chauvet à Lascaux : l'art des cavernes, reflet des sociétés préhistoriques en mutation*, Paris, Errance, 249 p.
- VIALOU D. (1986) – *L'Art des grottes en Ariège magdalénienne*, Paris, Éd. du CNRS (coll. Supplément à *Gallia Préhistoire*, XXII), 461 p.
- VIALOU D. (2004) - Architecture de l'art pariétal paléolithique, in M. Lejeune (dir.), *L'Art pariétal paléolithique dans son contexte naturel, Actes du colloque 8.2, Congrès de l'UISPP, Liège, 2-8 septembre 2001*, Liège, ERAUL 107, p. 7-14.

**Eric ROBERT**

Histoire naturelle des Humanités préhistoriques  
(UMR 7194, CNRS, MNHN, UPVD)  
eric.robert@mnhn.fr

Jean Vaquer, directeur de recherche émérite au CNRS, nous a quittés le 21 octobre 2025. Archéologue passionné, il a consacré sa vie à l'étude du Néolithique et du Chalcolithique du sud de la France et du bassin méditerranéen. Un hommage lui sera rendu dans les colonnes du prochain *Bulletin*. Le CA de la SPF adresse ses sincères condoléances à son épouse, Lucille, à ses proches et à ses collègues.